



HAL
open science

Quand Albert rencontre Marguerite...

Anne Noblot

► **To cite this version:**

Anne Noblot. Quand Albert rencontre Marguerite... Alliage: Culture - Science - Technique, 2024, 84. hal-04752627

HAL Id: hal-04752627

<https://hal.science/hal-04752627v1>

Submitted on 24 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Quand Albert rencontre Marguerite...

Anne Noblot (médecin et autrice)
Dunkerque

Qu'ont à voir ensemble les contemporains Einstein et Marguerite Duras ? Rien, sans aucun doute, si l'on se tourne du côté de l'université. Tout si l'on prend comme objet d'étude ma double expérience puisque l'un est l'emblème des sciences exactes, l'autre le symbole de la littérature de femme engagée, qui a eu l'éternel souci de rendre compte, à travers les mots, de la vie, des relations entre les hommes et les femmes, sujet d'actualité qui charpentera cet article. Aussi, quand l'on me demanda de participer à un colloque sur « les sciences dans tous les sens », l'idée m'a-t-elle parue saugrenue et pourtant, quelque part, le sujet résonnait en moi et trouvait un écho à ma propre pratique en tant que médecin gynécologue et autrice de livres qui parlent de la vie et des rapports humains dans tous les sens. L'idée a donc surgi *in abrupto*, sans prévenir, et je décidai donc à la fois d'accepter tout en me plaçant sous l'égide des deux illustres noms qui ouvrent cette « bafouille ». « Drôle de mariage » avais-je dit dans ma présentation orale, « drôle de mariage » dirai-je encore ici en prenant la plume pour écrire ce partage d'expériences, car il s'agit bien d'un mariage : voilà trente ans que je suis gynécologue, avec une dizaine d'ouvrages littéraires publiés corollairement. Sans vouloir être présomptueuse, ils furent nombreux ceux qui s'étaient lancés dans l'écriture alors même que leur tête était dans les nuages de la science médicale : François Rabelais, Louis Aragon, Axel Kahn, mon jeune confrère Baptiste Beaulieu, et surtout Max Dorra... Certains se sont justifiés (autres temps, autres mœurs !), d'autres ont pris des pseudonymes, et ce n'est pas Alcofribas Nasier qui dira le contraire, plusieurs l'ont fait avec naturel, sans trop se poser de questions ou se réclamer d'une école : je fais partie assurément de ce groupe. Arrivée à ce moment de ma présentation, il faudrait que je posasse (eh oui...) une problématique : je m'exécute et aimerais montrer comment mes deux mondes ont et vont interagi(r), accouchant d'un monde littéraire qui se nourrit de sciences et vice versa. Dans un premier mouvement, je définirai l'un des aspects importants de la médecine moderne puisqu'elle est un savant mélange de science(s), d'art(s) et de technique(s). Je suivrai ensuite la/les voix / voie(s) de cette science « médico-littéraire » — le terme est consacré ! qui cherche dans cette immixtion les clefs aux secrets du monde. Enfin, et c'est la partie qui illustrera le plus ces intrusions serrées, je vous inviterai dans l'univers incroyable des « C₈H₁₁NO₂ » et autres « C₀H₁₃N₀₃ », c'est-à-dire dans le « fabula-eux » monde des hormones.

La médecine en mon sens

Le titre du film de Rob Reiner, *Quand Harry rencontre Sally* (1989), que j'ai largement modifié, montre ce qui, pour moi, structure et construit les rapports humains — sujet favori parmi d'autres —, mais aussi l'association entre les lettres et les sciences. Sorte d'alchimie verbale, il reflète une union, une rencontre et finit en orgasme féminin feint, en plein milieu d'un salon de thé où les deux protagonistes déjeunent — ce qui provoque l'adhésion d'un grand nombre de clients et de clientes, surtout. C'est en soi la métaphore de mes deux passions : la littérature (qui serait davantage du côté de Meg Ryan) et la médecine (domaine plutôt réservé aux hommes jusqu'à peu), deux pôles que la coutume scolaire et universitaire a voulu progressivement éloigner, voire particulariser à outrance, mais qui, en réalité, possèdent davantage d'« affinités électives » qu'il n'y paraît : elles forgent pourtant l'histoire de nos civilisations à travers une longue traversée des siècles par le *sapiens* bipède et névrotique que nous sommes. Ainsi posée,

l'idée est de m'interroger à travers mes propres « affinités » : forme d'introspection qui m'obligera à prendre conscience de ma propre création littéraire à travers ce que je suis, ce que j'ai appris à être et ce que je suis devenue, c'est-à-dire : une femme, un médecin, une écrivaine. Quintessence du mélange des genres (et non pas celui que l'on tente de redéfinir au cœur de notre XXI^e siècle), mon voyage commence. J'ai choisi de pratiquer la médecine ou, tout au moins, dans un second temps, puisque mon rêve, dans un premier temps, était de devenir une actrice — remarquons que l'*étymon* a quelque chose à voir avec autrice (prémonition ?) —, mais mes parents m'en ont dissuadée — il faut toujours écouter ses aînés. La médecine était pour moi un choix, et je crois au plus profond de mon être, que l'on peut en faire plusieurs. Se condamner à un seul est restrictif et la liberté peut s'exprimer à travers eux. Donc, mon choix — mes choix — était de mener une vie à plusieurs voies / voix, où la littérature déclinée en lectures et en écriture plurielles, tel un puzzle harmonieux, se conjuguerait avec ma profession, la médecine, et des domaines aussi variés que le sport, le chant, le dessin, la gastronomie... J'arrête ici l'énumération, car cela ferait liste de courses et pourtant chacune de ces activités est une partie intégrante de mon moi, marqueté pour former bien imparfaitement Anne Noblot.

Comme on le sait depuis longtemps, l'exercice médical est difficile à classer dans une catégorie précise : la question perdure et fait débat, entre hier et aujourd'hui, entre consensus et controverses : la médecine est-elle une science ou un art ? D'après Kant, la médecine est un art, et non une science exacte.¹ Au contraire, et malgré la volonté de l'Académie de placer la médecine dans les « Sciences appliquées », Louis Pasteur nous prévenait déjà il y a cent cinquante ans : « Souvenez-vous qu'il n'existe pas de science appliquée, mais seulement des applications de la science. »² Pas question d'art ici, juste de la rigueur hygiéniste prônée par Pasteur lui-même, car avant sa médecine « propre » — d'où le mantra du lavage des mains — les femmes mouraient encore par septicémie lors de leur accouchement, et ce par manque d'hygiène des gestes obstétricaux... Si le philosophe et le médecin ont des avis sur la médecine, que disent les écrivains et autres littérateurs ? Voltaire affirmait au XVIII^e siècle que « l'art de la médecine consiste à distraire le malade pendant que la nature le guérit » ; Alphonse Allais, un siècle plus tard, lui, prétendait que « la médecine n'est pas une affaire de science, c'est une affaire de veine. » Entre humour et sérieux, chacun a une vision particulière de la médecine, vision qui définit malgré tout ce que fut la médecine dans les temps antérieurs à notre modernité — tout au moins à la mienne.

Nourrie par ces lectures et surtout par mon expérience, et parce que je suis aussi un médecin, je me sens légitime d'en proposer une modeste définition. Aussi, à mon sens, la médecine moderne est-elle à la fois une science, un art et une technique. Une science, parce qu'elle a pour base des connaissances scientifiques. Un art, parce qu'il convient de les mettre en pratique en s'adaptant à chaque patient (chaque cas est un cas particulier). Et une technique parce qu'elle répond à des gestes spécifiques qu'il faut savoir pratiquer sans faillir. Ainsi, science, art et technique forment-ils donc un tout, et ce tout fait des médecins, des scientifiques, des artistes et des praticiens — un savant mélange fait de connaissances, d'intuition et de technique. Par conséquent, chaque médecin garde malgré tout sa spécificité, son approche toute personnelle dans sa pratique, tout simplement parce que ils / nous sommes des êtres humains (et non des robots) et parce que notre singularité nous détermine dans nos actes — avec cette dernière assertion l'on revient aux liens puissants entre philosophie, ontologie, et sciences. Il en va de même pour la littérature : chaque écrit témoigne de sa singularité, par un langage propre à l'écrivain ou à l'écrivaine. Ils respectent, comme les médecins, des règles en tous genres : la forme, l'orthographe, la grammaire, le genre littéraire, tout en acceptant de se placer

¹ Voir Pascal Nouvel, « Fondements philosophiques de l'éthique médicale », dans *Raison présente*, n° 138, 2001, p. 19-46.

² Dans le numéro spécial d'*ESPCI.org*, n° 1000, 2006, p. 8, voir : https://issuu.com/nikos/docs/num_ro_1000 (page consultée le 21 mai 2022).

à la marge pour répondre à des nouveaux, à des essais ou à une volonté de faire de la littérature différemment comme le firent, par exemple, les Oulipiens ou les surréalistes. Pour ma part, je me sens parfois dans le *no man's land* de / entre (?) ces deux univers.

La médecine des autres

Revenons à la littérature scientifique, celle qui tente de concilier les deux domaines qui nous occupent dans cet article. C'est le docteur Max Dorra qui fait assurément le lien le plus évident entre médecine et littérature. Essayiste talentueux, il a su inscrire au casting de son œuvre, *La Syncope de Champollion*, les noms de Duras, Balzac, Hemingway, Sartre, Godard, et Pérec (son préféré). Et il en parle avec la tendresse de celui qui a su percer leur secret sans violence aucune, de celui qui les a compris :

Il est difficile de parler de sens, ou de rêve, sans se référer un tant soit peu à sa propre histoire, sans accepter de baisser la garde. Il peut alors arriver qu'un malin démon vous souffle des idées un peu folles. Que la syncope de Champollion au moment où, le premier, il déchiffra les hiéroglyphes est elle-même un événement à décrypter, par exemple. Ou que, dans certains textes, certains films mille fois commentés, il y aurait encore, comme dans l'ancienne écriture égyptienne, une énigme à élucider. Un rêve. Entre les images et les mots, quelque chose un jour s'est entrebâillé. Un pan de mur a glissé, et ils sont arrivés. Comme ça. Duras en tête, minuscule, royale. Balzac et Hemingway, bras dessus, bras dessous, un peu titubants de café et de gin. Sartre, joyeux, féroce. Godard, boudeur. Roussel s'était fait représenter par un de ses petits chiens. Pérec, mon préféré, fermait la marche, avec son bouc d'orphelin et son étoile brisée. Pourquoi se sont imposés à moi ces écrivains, ces cinéastes-là, plutôt que d'autres ? C'est qu'ils m'ont paru, tous, détenir un secret. Peut-être celui d'une langue perdue.³

Son approche de l'angoisse humaine (en tant que médecin, il l'a souvent observée, en tant qu'homme, il en parle si bien qu'on sait vite qu'elle lui est intime) lui a permis de décrypter leur histoire d'auteur et d'autrice et peut-être les mystères de leurs créations, qu'elles soient littéraires ou artistiques. C'est dans *Angoisse. Le double secret* que le même Max Dorra montre cette terrible angoisse. La parole des Autres, en effet, — une remarque désagréable (« tu n'es pas rigoureux »), un diagnostic médical (« vous êtes bipolaire ») — a le pouvoir de nous plonger dans l'angoisse dès lors qu'elle nous renvoie une image de nous-mêmes que nous ne reconnaissons pas : « Dans un monde où les mots deviennent des virus, certaines phrases peuvent tuer. »⁴ Tout est personnel dans ce livre — comme dans les précédents, d'ailleurs —, le ton, le contenu, les schémas qui ponctuent la réflexion. Membre du comité de rédaction de *Chimères*, la revue fondée par Gilles Deleuze et Félix Guattari, Max Dorra convoque Freud mais aussi Proust, Spinoza et Eisenstein où l'on voit par conséquence le rapprochement des deux sciences, l'humaine et la médicale.

« L'identité réductrice qui nous est ainsi assignée crée l'illusion que notre vie peut se résumer à ces quelques mots, permettant aux autres d'exercer sur nous le pouvoir tyrannique de l'angoisse. »⁵ Max Dorra explique comment cette illusion créée temporairement par le regard d'autrui n'est qu'un effet de montage de notre mémoire — comme au cinéma — et qu'il est indispensable d'en comprendre les mécanismes pour s'en émanciper : « Prendre conscience

³ Max Dorra, *La Syncope de Champollion*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », Série Tracés, 2003, 4^{ème} de couverture.

⁴ Max Dorra, « La maladie de la valeur, moderne épidémie, par Max Dorra », *Le Monde*, 02/03/2010, disponible en ligne : https://www.lemonde.fr/idees/article/2010/03/02/la-maladie-de-la-valeur-moderne-epidemie-par-max-dorra_1313331_3232.html (consulté le 12 mai 2021).

⁵ Max Dora, *Angoisse. Le double secret*, Paris, Max Milo Éditions, 2017, p. 79.

du fait qu'on est captif d'un montage, c'est déjà être quasiment libéré d'un faux destin »⁶ nous précise Julie Clarini (*Le Monde*) à la lecture de ce texte.

Tous ses ouvrages témoignent de son ardeur à comprendre les phénomènes qui vont amener à la création artistique (littéraire ou arts visuels, cinéma), mais aussi aux plus formidables découvertes, et l'on sent bien qu'il est là dans ses propres questionnements. Il se cherche et se retrouve dans la fièvre commune à tous ces hommes et ces femmes qui se sont inscrits au Panthéon de notre histoire culturelle, de Champollion à Pérec, en passant par Proust.⁷ De ce constat résulterait alors une importante interrogation : et si tous les acteurs scientifiques et artistiques faisaient partie d'une même et harmonieuse famille, tout simplement ? Tous mus par une intense soif de trouver des clefs aux secrets du monde et de la vie ? Car, disons-le tout de go, nous sommes tous mus par nos ressentis, et ce quel que soit notre choix professionnel. Les littérateurs et les philosophes (englobons aussi les artistes en général, que nous appellerons les « créatifs ») se servent de ces ressentis pour exprimer par un langage qui leur est propre leur vision du monde, qu'il soit imaginaire (fable, roman) ou plus pragmatique (essai) — nous en verrons quelques exemples de mon crû à la fin de cet article.

Après ces deux premières parties qui avaient pour objectif de définir à l'aune de la philosophie et de la littérature les deux domaines que sont la littérature et la médecine, j'aimerais proposer dans ce dernier mouvement une thématique qui m'est particulièrement chère : les liens entre l'hormonologie, la neurobiologie, les comportements humains et leurs transcriptions littéraires.

L'on entend aujourd'hui assez facilement dans les médias ou dans la littérature scientifique — voire dans certaines séries télévisuelles — des mots à consonance médicale. Ainsi avons-nous tous déjà entendu parler des neurotransmetteurs et des hormones qui interviennent dans nos comportements, nos attitudes et nos ressentis. La littérature et les arts se sont emparés des sentiments qui nous habitent et nous forgent le caractère, sachant si bien les décrire, les exalter, les magnifier parfois. C'est oublier que ce florilège d'émotions, côté science, ne sont que des amalgames moléculaires désignés par des chiffres et des lettres, ceux de la classification périodique des éléments... rien de plus, rien de moins. Ces hormones portent de jolis noms et forment une fratrie composite, avec les gentils et les méchants, les rebelles et les paisibles, et fonctionnent aussi en association, créant des situations somatiques parfois complexes à décrypter.

Nous en détaillerons cinq (il y en a bien davantage), avec leurs particularités, leur formule biochimique et une transcription littéraire à ma façon. Ces textes inédits (classés de 1 à 5), je les ai créés en me servant à la fois de mes connaissances en hormonologie (versant médecin) et de mon imagination littéraire (versant autrice). Ils prennent leur source dans l'intersection de ces deux mondes (« si loin, si proches » aurait dit Wim Wenders)⁸ et cette démarche reste intuitive : elle se fait par la magie moléculaire et neuronale de nos connexions cérébrales et neuroendocriniennes.

Commençons donc par mes petites créations littéraires, spécialement conçues pour cet article :

Texte n° 1 :

⁶ Max Dorra, cité par Jean-Marie Durand, « Comment maîtriser l'angoisse et la joie, les deux horizons inextricables de la vie ? », *ChEEK*, 06/05/2017, disponible en ligne : <https://www.lesinrocks.com/cheek/comment-maitriser-langoisse-et-la-joie-les-deux-horizons-inextricables-de-la-vie-47375-06-05-2017/> (consulté le 12 mai 2021).

⁷ Voir l'article de Luc Fraisse dans ce même numéro.

⁸ Wilhelm Wenders, dit Wim Wenders, né le 14 août 1945 à Düsseldorf (Rhénanie-du-Nord-Westphalie) en Allemagne, est un réalisateur, producteur de cinéma, scénariste et photographe allemand. Il est l'un des représentants majeurs du nouveau cinéma allemand des années 1960-70. Depuis 1996, il est président de l'Académie européenne du cinéma, installée à Berlin. [Source : Wikipedia : https://fr.wikipedia.org/wiki/Wim_Wenders].

Réveillé en sursaut par le BIP de la sirène d'alarme, Maxime sortit du sommeil encore hagard, mais très vite, tout s'enchaîna. Il consulta le message d'urgence qui s'affichait sur le tableau du poste de garde en s'habillant à la hâte. Urgence vitale en salle 7. Mise en œuvre du protocole 5. Il courut sur zone en récapitulant in petto les modalités d'intervention. Son attention, sa concentration et sa motivation l'emportaient sans même qu'il eut à y réfléchir. C'était un pro de l'action, de l'efficacité, un as du geste qui sauve des vies et change le cours des destins. Il en tirait une intense satisfaction, le bonheur du devoir accompli, du travail bien fait. Et c'était pour ça qu'il avait choisi ce métier d'urgentiste, même s'il s'en défendait parfois.

Ce texte est donc la transcription littéraire de ce qu'est la dopamine, c'est-à-dire la formule $C_8H_{11}NO_2$ — pour les plus avertis des scientifiques. Il s'agit à la fois d'une neurohormone libérée par l'hypothalamus, mais aussi d'un neurotransmetteur synthétisé par les neurones et la moelle des glandes surrénales. C'est une catécholamine issue de la Tyrosine (famille des acides aminés), activateur du système de récompense, précurseur de l'Adrénaline et la Noradrénaline. Son rôle ? Elle est un analeptique circulatoire (activation vasculaire), un stimulant du SNC (activité cérébrale) et permet de contrôler des fonctions motrices. Ainsi, si la littérature met en scène les émotions de Maxime, la science, elle, préfère parler de $C_8H_{11}NO_2$.

Texte n° 2 :

Paul décida de rentrer à pied. Après tout, il n'habitait pas si loin et le quartier jouissait d'une réputation tranquille, familiale et plan-plan. Il emprunta d'un pas léger l'itinéraire du retour en repensant aux bons moments de cette soirée. C'est alors qu'une panne de secteur survint, et qu'il se retrouva dans une quasi-obscureté, manquant de trébucher sur la bordure du trottoir. Il pesta et fouilla ses poches, y trouva son smartphone dont il alluma la lampe. Mais ça ne changea pas grand-chose à la situation, et il se dit que son retour allait être plus compliqué que prévu... C'est à ce moment-là qu'il entendit le chien. La bête se jeta lourdement contre la grille qui donnait sur la rue, sa gueule ouverte passa entre les barreaux, et ses crocs saisirent la manche de Paul qui fit un saut d'effroi. Son cœur s'emballa, sa force musculaire décupla et lui si frêle, se dégagea d'un geste de forcené, déchirant la manche de son pardessus et s'enfuyant en courant, hirsute et dépenaillé.

Le personnage Paul est sous l'effet de l'adrénaline, c'est-à-dire que son organisme produit de la $C_9H_{13}NO_3$, l'hormone du stress, de la peur et de la survie. L'adrénaline est un dérivé de la dopamine qui nous permet de réagir aux situations de stress, entraînant des réactions physiques comme la tachycardie (palpitations), des dilatations des bronches et des pupilles, une augmentation de la pression artérielle et de la force musculaire, des constriction des artéριοles de la peau qui provoquent pâleur, sueur, poils hérissés. Contrairement à la dopamine, elle provoque une diminution du temps de réflexion et favorise le passage à l'acte.

Texte n° 3 :

Alice se sentait mieux ce jour-là, et il ne pleuvait pas, aussi se décida-t-elle à enfile sa tenue de joggeuse, prit une bouteille d'eau minérale qu'elle accrocha à sa ceinture, se noua les cheveux en une longue tresse, et, quittant la maison, s'engagea sur le sentier du bois. Le kiné l'avait autorisée à reprendre « toute activité sportive », c'était un feu vert absolu, non ? Son épaule lui fit un peu mal au début avec les secousses mécaniques de la course, elle ralentit un peu et serra les dents. Son souffle et les battements de son cœur mis à rude épreuve, lui rappelaient le prix d'une trop longue sédentarité. Son accident et sa convalescence avaient fait fondre sa masse musculaire, et aujourd'hui, elle en prenait la mesure. L'atmosphère du bois, son compagnon d'entraînement depuis toujours, la porta à continuer et sa course l'entraîna jusqu'au lac dont elle fit un tour entier. Au deuxième tour, courir devint si automatique qu'elle ne ressentit plus aucune douleur, aucune gêne. Seul son souffle, régulier et rassurant, rythmait le temps. Les images défilaient, le sentier, l'eau calme du lac, les feuillages encore verts, c'était comme si elle même faisait partie du décor, tout vibrait à l'unisson, elle se sentait vivante, presque euphorique. Cette sensation de bien-être, oubliée durant la longue période où son accident l'avait privée de la liberté de courir, elle la retrouvait enfin, entière, puissante, grisante comme un alcool.

Ce troisième texte fait entrer les lecteurs dans le monde des endorphines et le personnage d'Alice en est chargé. Les endorphines sont des analogues naturels de la morphine, et nous les

synthétisons lors d'efforts prolongés, de douleurs ou d'excitation intense. Ce sont des neuropeptides synthétisés par le cerveau (hypothalamus / hypophyse), libérés après vingt minutes d'effort intensif. On les appelle aussi pour cette raison les « drogues du sportif ». Elles sont antalgiques, anxiolytiques et relaxantes, parfois même euphorisantes. Ici, il faut faire un aveu de l'autrice... Car elle n'est pas toujours détachée de ses textes et une part d'autobiographie ou d'autofiction traîne souvent dans ses textes. Alice, c'est un peu moi, ce sont un peu aussi les lecteurs qui me lisent, car l'interactivité de la littérature est, à n'en pas douter, un véritable partage.

À présent, parlons de l'ocytocine et de la prolactine (ce ne sont pas des noms de personnages, quoi que...). Le docteur Michel Odent, auteur de *Le bébé est un mammifère*, définit ces deux hormones parfaitement :

La mère qui nourrit son bébé est dans un équilibre hormonal particulier. Elle est sous l'effet de deux hormones principales indispensables à la sécrétion du lait par le sein : l'ocytocine et la prolactine. L'ocytocine est libérée avant et pendant la tétée : elle permet le réflexe d'éjection du lait. Il y a de l'ocytocine dans le lait humain : le bébé en absorbe en tétant. C'est l'hormone de l'amour, de l'altruisme et, dans une certaine mesure, de l'oubli de soi-même. La prolactine est l'hormone qui pousse l'animal à construire un nid (le besoin d'intimité est caractéristique des femmes qui accouchent) et qui déclenche les comportements de défense agressive caractéristiques des mammifères qui allaitent. Par ailleurs, la prolactine réduit la libido et l'intérêt sexuel. Elle tend également à engendrer des états de subordination, de soumission, et aussi un certain degré d'anxiété.⁹

Il ajoute à cette définition le descriptif des effets de la prolactine que je retranscrirai alors dans mon texte : « Les effets de la prolactine sur les comportements représentent des avantages pour la survie de l'espèce. »¹⁰ D'une part, quand une femme allaite, tous les effets de l'ocytocine, hormone de l'amour, tendent à se diriger vers le bébé. D'autre part, la subordination et l'anxiété générées par la prolactine permettent d'un côté une disponibilité maximale vis-à-vis des demandes du bébé et de l'autre une capacité de vigilance accrue pendant l'allaitement et une tendance à ne pas atteindre les phases de sommeil profond.

L'étude de ces deux hormones et des comportements qu'elles induisent sont particulièrement intéressants, et ce sur plusieurs points. Les femmes (en tant que femelles mammifères) sont anatomiquement aptes à l'allaitement (hormono-dépendant), alors que les hommes y sont inaptes (on parle ici d'allaitement maternel, pas de biberonnage). L'influence de ces hormones est donc essentiellement féminine (même si les hommes en sécrètent également) et les comportements induits : attachement, câlinage, protection parentale, empathie et tout ce qui touche à ce que nous appelons aujourd'hui par l'expression anglaise le *care* semble « naturellement » concerner les femmes plutôt que les hommes. Pourquoi alors s'étonner du peu d'intérêt porté pendant si longtemps par les hommes au congé de paternité ? Ou encore de la surféminisation des professions de santé et d'aide à la personne ? Des difficultés à apprendre aux garçons des notions de *care* qui paraissent évidentes aux filles ? Il ne s'agit pas ici d'évoquer un point de mythologie où Mars représenterait l'homme et Vénus la femme, mais plutôt de regarder du côté de la génétique : les hommes et les femmes sont des XY et des XX... — c'est une certitude scientifique. Nous ne nous engagerons pas non plus sur le terrain de la théorie des genres, cela étant hors de propos pour notre exposé. Pour autant, nous ne nions aucunement le poids de l'environnement éducatif, social et culturel qui sculptent eux aussi la silhouette de nos destins. Éduquer les enfants (garçons et filles) aux bienfaits des liens affectifs

⁹ Michel Odent, cité dans « À quoi ressemble une société dans laquelle la prolactine (hormone de l'allaitement) est rare ? (pour une humanité écologique) », *Apprendre à éduquer*, 06/07/2018, disponible en ligne : <https://apprendreaeducer.fr/prolactine-allaitement-societe/> (Consultée le 12 mai 2021).

¹⁰ *Ibid.*

nous paraît une évidence. La génération « Y » semble s’engager sur ce chemin : Ocytocinons nos relations ! — si je puis m’exprimer par ce néologisme.

Nous voilà donc avec l’endocrinologie, l’anatomie, la génétique, le comportementalisme, la sociologie, toutes liées sur cette thématique. Ajoutons à présent l’art pictural et la littérature, et vous verrez que toutes ces disciplines parlent d’une même voix de la même chose : la notion de maternité ! Ainsi, le berceau de Berthe Morisot m’a-t-il inspiré un texte poétique (extrait du recueil « au cœur du tableau ») :

Tout est calme à présent car l’enfant dort enfin
Au creux de son lit blanc tout voilé de dentelle.
Et tout n’est que douceur dans son souffle alanguie
Sous le tulle léger de ce berceau en nid.
Petit oiseau dodu, bras replié en aile,
Elle a pour prénom Blanche, et son sommeil tranquille
Apaaise la maison et le cœur de sa mère qui la veille en rêvant
Dans cette chambre claire tendue de rideaux blancs.
Cette douce lumière tamisée en ces lieux,
L’odeur de cette enfant, de talc et de lait tiède,
Et la tendre chanson murmurée par sa mère,
Sont un paradis blanc dans le temps suspendu.
Que seraient notre vie, et notre histoire d’homme,
Et leurs plaisirs bruyants, et leurs éclats du sort,
Leurs peines et leurs chagrins, sans ces instants de grâce
Qui nous mènent à veiller nos enfants endormis¹¹ ?

La littérature s’est largement emparée de ce rapport mère-enfant que l’ocytocine cimente. Au XIX^e siècle, Maupassant décrit un nouveau-né et sa plume le peint ainsi :

Ce petit cri douloureux, ce miaulement frêle d’un nouveau-né lui entra dans l’âme, dans le cœur, dans tout son pauvre corps épuisé ; et elle voulut d’un geste inconscient tendre les bras. Ce fut en elle comme une traversée de joie, un élan vers un bonheur nouveau qui venait d’éclorre. Elle se trouvait, en une seconde, délivrée, apaisée, heureuse. Heureuse comme elle ne l’avait jamais été.¹²

Plus tard, André Malraux affirme que « l’amour de la mère est le seul amour invincible, éternel comme la naissance. »¹³ À notre époque, Éric-Emmanuel Schmidt rend hommage à sa mère et écrit : « Ne me demandez pas à quoi ressemble ma mère : peut-on décrire le soleil ? De Maman venaient la chaleur, la force et la joie. »¹⁴ Trois extraits écrits par des hommes, ce qui tend à prouver que l’ocytocine est bel et bien une hormone mixte ! À ce moment de l’exposé et puisque j’en ai l’occasion, j’avoue (encore une fois !) que la femme que je suis, la mère que je suis, et le médecin que je suis, aime par-dessus tout cette hormone incroyable qu’est l’ocytocine. C’est elle qui fait que l’on va serrer l’autre dans ses bras, lui transmettre tendresse et soutien à la fois, lui redonner courage, l’aider à surmonter toutes les épreuves de la vie.

La logique de mon propos sur les hormones (et dans un souci d’équité paritaire) nous emmène vers l’hormone qui caractérise la masculinité : la testostérone qui est une hormone stéroïdienne du groupe des androgènes — l’origine des hommes nous dit l’étymologie grecque. Elle est fabriquée par les testicules chez l’homme et en quantité moindre, les androgènes sont sécrétés (rapport 1/10) par les ovaires et les glandes surrénales chez la femme (Testo / SDHA / 17OHProgestérone). Le professeur Young, éminent endocrinologue au CHU Bicêtre la décrit par une formule qui ressortit presque à une figure de style proche de la tautologie : « cette

¹¹ Anne Noblot, *Au cœur du tableau*, Lille, Thebookedition, 2015, p. 7.

¹² Dans Maupassant, *Une vie*, dans *Œuvres complètes illustrées*, Paris, Ollendorff, 1906, p. 172.

¹³ Dans André Malraux, *La Métamorphose des Dieux*, Paris, Gallimard, 1957, p. 297.

¹⁴ Dans Éric-Emmanuel Schmidt, *L’Enfant de Noé*, Paris, Livre de Poche, 2008, p. 32.

hormone fait que l'homme est un homme. »¹⁵ La testostérone est donc l'hormone de la masculinité, de la libido, de la sexualité et de la fertilité masculine. Elle agit sur la pilosité, le timbre de la voix, la musculature et la maturation spermatozoïdaire. De nombreuses études ont également associé des taux élevés de testostérone à des comportements de prise de risque (pour soi-même et pour autrui). Les plus grandes prises de risque des traders sont retrouvées le matin alors qu'ils commencent leur journée devant les cours de la bourse... et que leur taux de testostérone est le plus élevé / 24 h. Les sociétés d'assurance observent tous les ans une plus grande fréquence d'AVP¹⁶ provoqués par des automobilistes (mais aussi motards et chauffeurs de poids lourds) masculins. Et cette « prise de risque » se retrouve aussi dans la délinquance et le crime. Les populations carcérales sont représentées à 90 % par des détenus masculins en France. Les criminels sexuels sont des hommes à 95 %. On peut également lui rapprocher tous les comportements de dominance. Qu'elle soit physique (abus sexuels, viols, violences – la littérature en fait souvent référence), politique, sociale (espace public encore interdit aux femmes dans les pays islamistes les plus radicaux), ou historique (99 % des sociétés depuis des millénaires sont patriarcales, donc aux mains des hommes). Si notre propos, d'un point de vue des sciences humaines (sociologie) peut être perçu comme provenant d'une féministe, on aimerait montrer par un exemple précis combien les arts ont joué sur ces différents types d'hormones pour éduquer la jeunesse à des comportements normés. Reprenons : nous sommes partis de formules chimiques et nous voici à parler féminisme et d'éducation. Il nous suffira de ne prendre qu'un seul exemple, celui du charmant Popeye qui parle si bien de la masculinité.

Les arts et la littérature en général (la culture) ont diffusé des images qui traduisent habilement la masculinité. En effet, les textes *testostéronés* sont légion. Qu'ils évoquent la lutte, l'audace, la guerre, le courage, les super-héros ou le Messie. Qu'ils soient Zorro ou Robin des Bois, les hommes (et leurs exploits) ont toujours été les héros d'une histoire. Tout comme dans l'Histoire avec un grand H. Parce que jusqu'au siècle dernier, la plupart des historiens, la plupart des auteurs littéraires, les détenteurs du savoir, des sciences et des arts, étaient des hommes. Dernier aveu de l'autrice : en tant que femme, j'avoue que j'ai un compte à régler avec la testostérone et les comportements excessifs qu'elle peut induire. Certains de mes écrits traduisent ce ressenti. Travailler à se contrôler est un apprentissage parfois difficile pour certains hommes, mais j'espère qu'un jour nous parviendrons à civiliser tout un chacun et éviter la violence gratuite. La lecture des faits divers nous prouve tous les jours que nous en sommes loin.

En définitive, toutes nos démarches intellectuelles ont été classifiées, sciences et arts, à chacune sa case, à chacune sa place, à chacune son nom. Pourtant nous savons que ces cases ne sont pas étanches : elles communiquent toutes entre elles. Prenons l'histoire, la géographie, la démographie, la sociologie, la médecine, l'art visuel, la musique, l'économie, la linguistique, et rassemblez-les en un seul exemple, comme celui-ci :

Une peuplade s'installe au bord d'une rivière parce que l'accès à l'eau est primordial pour la survie. (Histoire / géographie / sociologie). Elle se développe parce que les conditions environnementales sont propices (démographie / sciences de la nature / médecine), elle communique (linguistique) et crée son langage tribal propre (histoire), elle prospère et une vie culturelle peut apparaître parce que les conditions le permettent (climatologie / géographie) On retrouve des vestiges de roseaux taillés et percés (botanique / musique), des fresques (arts visuels), une écriture (linguistique), puis des bâtiments (architecture) et ensuite des échanges, une monnaie (économie)... tout y est, ou presque.¹⁷

¹⁵ Propos du Professeur Jacques Young, endocrinologue à l'hôpital universitaire de Bicêtre, cité dans Dowdidik, « La testostérone, une agressivité sous stéroïdes ? », *Didyouno ?*, 08/11/2021, disponible en ligne : <https://www.didyouno.fr/2021/11/08/la-testosterone-une-agressivite-sous-steroides/> (consulté le 12 mai 2021).

¹⁶ Accidents de la Voie Publique.

¹⁷ Texte original d'Anne Noblot (2022).

Les sciences et l'art sont le reflet de notre humanité, de notre civilisation. Et à présent, alors que nous sommes parvenus à reculer l'âge de notre mortalité (médecine, diététique), nous prenons conscience de ses limites (écologie). À la question initialement (im)posée par le thème du colloque, « les sciences dans tous les sens : sont-elles ennemies ou sœurs ? » nous répondrons par une métaphore — on ne pouvait finir qu'avec une métaphore forestière en tant qu'amatrice de littérature...

Les sciences, toutes les sciences, (et l'art, tous les arts) ne sont à mon sens ni jumelles ni ennemies. Elles sont une forêt. Du ciel vous voyez une canopée foisonnante et vivante, notre civilisation. Au sol, vous individualisez : un chêne, un hêtre, un bouleau, du sous-bois, des fougères... la classification, la dénomination, la singularité de chaque art, de chaque science. Mais en dessous, sous vos pieds... le système racinaire sous-terrain est un monde d'interaction infini, qui crée avec ses multiples connexions une unité, une énergie qui vibre à l'unisson. Tout est lié.¹⁸

Bibliographie :

- DORRA, Max, *La Syncope de Champollion*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », Série Tracés, 2003, 192 p.
- DORRA, Max, « La maladie de la valeur, moderne épidémie, par Max Dorra », *Le Monde*, 02/03/2010, disponible en ligne : https://www.lemonde.fr/idees/article/2010/03/02/la-maladie-de-la-valeur-moderne-epidemie-par-max-dorra_1313331_3232.html
- DURAND, Jean-Marie, « Comment maîtriser l'angoisse et la joie, les deux horizons inextricables de la vie ? », *ChEEk*, 06/05/2017, disponible en ligne : <https://www.lesinrocks.com/cheek/comment-maitriser-langoisse-et-la-joie-les-deux-horizons-inextricables-de-la-vie-47375-06-05-2017/>
- MAUPASSANT, Guy de, *Une vie*, dans *Œuvres complètes illustrées*, Paris, Ollendorff, 1901, 335 p.
- NOBLOT, Anne, *Au cœur du tableau*, Lille, Thebookedition, 2015, 50 p.
- NOUVEL, Pascal, « Fondements philosophiques de l'éthique médicale », dans *Raison présente*, n° 138, 2001, p. 19-46.
- ODENT, Michel, cité dans « À quoi ressemble une société dans laquelle la prolactine (hormone de l'allaitement) est rare ? (pour une humanité écologique) », *Apprendre à éduquer*, 06/07/2018, disponible en ligne : <https://apprendreaeducer.fr/prolactine-allaitement-societe/>
- YOUNG, Jacques, cité dans Dowdidik, « La testostérone, une agressivité sous stéroïdes ? », *Didyouno ?*, 08/11/2021, disponible en ligne : <https://www.didyouno.fr/2021/11/08/la-testosterone-une-agressivite-sous-steroides/>

¹⁸ Texte original d'Anne Noblot (2022).